NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 N° 6 1957

Simples réflexions

G. RYCKMANS

p. 631 - 634

https://www.nrt.be/fr/articles/simples-reflexions-2328

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Simples réflexions

Dans la réponse de M. Jean Delfosse à mon petit article, publiée ci-dessus, le rédacteur en chef de *La Revue Nouvelle* se rallie pour une part aux considérations que je me suis permis d'émettre. M'étant arrêté simplement au vœu à peu près unanime des correspondants de la revue concernant la suppression de l'usage du latin à la messe, je disais : « *L'usage du latin dans la liturgie n'implique en aucune façon la proscription de la langue vulgaire* » (p. 405). Les vœux concrets exprimés en cette matière par M. Delfosse tranchent par leur modération sur ceux que contiennent les réponses à l'enquête : il se borne à souhaiter l'emploi de la langue vulgaire à l'avant-messe par « *la proclamation directe de l'épître et de l'évangile* » en cette langue (p. 7). Nous sommes loin des revendications dont les réponses des correspondants se faisaient l'écho.

Il est un autre point sur lequel, dit M. Delfosse, « *nous sommes bien d'accord, le problème fondamental est d'abord de rendre consciente la foi des fidèles* » (p. 3). Je n'avais pas manqué de le signaler dès la première page de mon article (p. 402) : « *L'accord est unanime à prôner ' un retour aux sources de la Foi et donc à la Parole de Dieu '* ».

Mais il est des points essentiels sur lesquels M. Delfosse diffère d'avis avec moi, ou plutôt avec les vues qu'il m'attribue, alors qu'on en chercherait en vain l'expression dans mon article. Qu'il me soit permis d'en relever quelques exemples.

Je lis que les enquêtes menées par *La Revue Nouvelle,* contrairement à ce que je « *semble croire* », n'avaient pas pour but de déceler les causes de la désaffection grandissante des milieux chrétiens à l'égard de la messe (p. 623). Il me semblait le croire sur la foi du rédacteur anonyme qui a publié les résultats de ces enquêtes : « *Nous avons posé à nos lecteurs la question de savoir quels étaient les principaux obstacles qu'ils avaient rencontrés dans leurs efforts pour obtenir une meilleure participation à la messe* [...]. *Commençons par le premier obstacle signalé le plus souvent (25 correspondants sur 29) : la* langue latine » (*Rev. Nouv.*, p. 506). Je me trouve donc d'accord avec le rédacteur anonyme lorsque je dis : « *A tout prendre, la désertion des églises par les chrétiens est attribuée en ordre principal à l'usage du latin* » (p. 404). C'est là, selon M. Delfosse, « *fausser quelque peu la perspective des enquêtes* » (p. 623). Si M. Delfosse avait poursuivi jusqu'au bout la lecture de la première phrase de mon article, il aurait constaté que j'étais loin de limiter à cet objectif la portée de ces

enquêtes; il aurait lu qu'elles étaient destinées aussi à « *rechercher les moyens de remédier à l'anémie de la foi des fidèles en les aidant à comprendre l'infinie valeur du Sacrifice de la Nouvelle Alliance, et à y participer en leur qualité de membres de la communauté chrétienne* » (p. 403).

Plus loin, à propos de la difficulté que les fidèles éprouvent à comprendre, sans y être initiés, les lectures et les prières de la messe, M. Delfosse me fait dire que « *ces textes sont quand même incompréhensibles* », et il se demande avec appréhension si ce n'est pas là manquer de foi dans la parole de Dieu, ce qui, à juste titre, lui « *paraît plus grave que de manquer de foi au latin* » (p. 626).

Si le rédacteur en chef de *La Revue Nouvelle* avait pris la peine de me lire plus attentivement, il ne m'attribuerait pas une pareille énormité. J'ai simplement, à propos d'une observation faite par un prêtre ouvrier, posé la question de savoir si les épîtres de saint Paul sont, dans les meilleures traductions, *accessibles de plain-pied* aux gens du peuple (p. 405). Qu'elles soient, comme tant d'autres passages des Ecritures, une *crux interpretum*, ce n'est pas moi qui l'affirme, mais l'auteur inspiré que je cite (*II Petr.*, III, 16); ainsi la parole de Dieu n'aurait pas foi en elle-même. J'ajoutais que s'il fallait rendre *accessibles de plain-pied* à la masse des fidèles (y compris ceux qui sont formés par la culture classique) et aux prêtres les prières et les lectures de la messe, « *c'est la Bible elle-même, les psaumes y compris, ce sont toutes les prières liturgiques qui devraient subir une épuration drastique; ce sont les mystères de la religion qui devraient être passés sous silence* » (p. 406).

J'ai été chargé pendant plus de dix ans de rendre la Bible accessible aux séminaristes. Que M. Delfosse veuille bien en croire mon expérience : nous n'y sommes, ni eux ni moi, entrés de plain-pied. S'il y a réussi pour sa part, je ne puis que m'en réjouir. Ceci n'empêche que nous soyons d'accord sur le problème essentiel, sur lequel insistent la plupart des correspondants : porter remède à l'anémie de la foi des fidèles en les instruisant, en les guidant, en s'acquittant de la mission imposée par le Maître : *Allez, enseignez.*

Il est réconfortant de constater que, plus encore que les réponses du clergé, celles des laïcs insistent sur la nécessité d'une culture religieuse qui fasse corps avec le culte : « *Ce que les fidèles attendent, c'est qu'on nourrisse leur foi* » (*Rev. Nouv.*, p. 499). Ce qu'ils attendent du prêtre à l'autel, c'est qu'il agisse non pas en son nom propre, mais au nom de l'Eglise. Les initiatives individuelles, souvent improvisées, par lesquelles le célébrant apporte des modifications aux prescriptions rituelles, gênent et déconcertent les fidèles. La messe n'est pas un feu de camp scout, et le respect dû au drame liturgique exige que la

personne du prêtre s'y efface. La messe est un « *mystère de foi* »; distinguer le « *mystère* » de l'« *arcane* » n'y changera rien.

M. Delfosse appelle avec raison l'attention de ses lecteurs sur « *le fait qu'il existe des rites divers dans l'Eglise catholique* »; il ajoute « *que S.S. Pie XII a insisté pour qu'on n'encourage pas le latinisme chez les Orientaux* » (p. 627). Ce fait ne m'avait pas échappé, et je faisais remarquer en outre que « *les liturgies orientales font usage beaucoup plus qu'on ne le pense généralement de langues désuètes ou de langues mortes* » (p. 405). J'ai vécu pendant plusieurs années parmi les chrétiens orientaux; j'ai toujours admiré la ténacité avec laquelle ils restent attachés à leurs rites et à leur langue liturgique. Si Pie XI, après Léon XIII et d'autres grands papes, a insisté pour qu'on n'encourage pas le latinisme chez les Orientaux, je ne sache pas que les Souverains Pontifes aient jamais insisté pour qu'on décourage le latinisme chez les Occidentaux.

M. Delfosse regrette de me voir « ironiser » sur le nombre croissant de prêtres qui ignorent le latin (p. 624), situation qu'il tient pour vraisemblable, et probablement fatale. Je disais de plus — sans m'en réjouir, car le fait est peu réjouissant — qu'il en est parmi eux qui sont chargés d'enseigner cette langue. Le mépris avec lequel certains prêtres traitent l'admirable héritage recueilli par l'Eglise romaine s'explique par l'ignorance. S'il arrivait demain, ce qu'à Dieu ne plaise, que les Facultés de médecine soient inférieures à leur tâche, on n'imaginerait pas de porter remède à cette carence en confiant les malades à des rebouteux.

M. Delfosse ne connaît pas l'allemand, mais il a eu l'occasion d'assister à des messes en Allemagne; il a « *été entraîné par la ferveur du peuple, priant et chantant dans sa langue avec conviction et piété* » (p. 628). Si le rédacteur en chef de *La Revue Nouvelle* — qui connaît le latin — assistait à Bruxelles à une messe chantée en cette langue, il serait à plus forte raison entraîné par la ferveur du peuple priant et chantant en latin, avec conviction et piété. Le chrétien flamand assistant à la même messe éprouverait des sentiments analogues, même s'il ignorait le latin. Il n'en serait peut-être pas ainsi, pour ce Flamand, s'il entendait le peuple prier et chanter en français.

« *Le culte,* dit M. Delfosse, *n'est pas une affaire de savants; il réunit les humbles, les petits et les faibles au même titre que les professeurs d'université* » (p. 629). Celui qui ne souscrirait pas à cette affirmation serait indigne du nom de chrétien. Si le culte n'avait été que l'affaire de professeurs d'université, l'Eglise n'aurait pas d'histoire, et la liturgie aurait depuis longtemps subi le sort des « *vieilles pierres dont se désintéressent les Arabes au grand scandale des pro-*

fesseurs (*ibid.*). Combien je me réjouis de rencontrer, ici encore, M. Delfosse pour constater qu'il est d'accord avec moi. « *La liturgie,* dit-il, *n'est pas de l'archéologie, mais source de vie* » (*ibid.*) ; et je déplorais moi-même le spectacle de chrétiens traitant « *avec désinvolture, non pas des ruines, mais une source de vie qui sera amèrement regrettée lorsqu'elle sera perdue* » (p. 409).

La question est de savoir où s'alimente cette source, et la réponse est donnée par le Saint-Père, dont M. Delfosse cite les paroles : « *La liturgie comporte un souci de progrès, mais aussi de conservation et de défense. Elle retourne au passé sans le copier servilement et crée du nouveau* » (p. 630).

La vie est une adaptation incessante, mais l'idée d'adaptation exclut l'idée de rupture. Une réforme qui consiste en une rupture est une réforme vouée à l'échec. L'histoire en fournit des exemples navrants. L'eau qui alimente la source jaillit des profondeurs de la terre. Ainsi la liturgie se nourrit de son passé pour mieux s'adapter aux nécessités du présent. L'ignorer c'est courir l'aventure ; il serait aussi chimérique qu'insensé d'y exposer les valeurs chrétiennes.

« *Que Rome,* écrit le rédacteur en chef de *La Revue Nouvelle, pour des raisons prudentielles, estime nécessaire pour l'instant de maintenir le latin, on le comprend très bien.* » (p. 624). Cette compréhension est fort louable. Mais elle n'est pas fondée, croyons-nous, sur une interprétation exacte des paroles adressées par le Saint-Père aux congressistes d'Assise : « *Il serait superflu de rappeler encore une fois que l'Eglise a de graves motifs de maintenir fermement dans le rite latin l'obligation inconditionnée pour le prêtre célébrant d'employer la langue latine et de même quand le chant grégorien accompagne le saint Sacrifice, que cela se fasse dans la langue de l'Eglise* ». Le seul Siège Apostolique, dit l'encyclique *Mediator Dei,* est juge de ces graves motifs, et l'encyclique nous éclaire à leur sujet : « *L'emploi de la langue latine, en usage dans une grande partie de l'Eglise, est un signe d'unité manifeste et éclatant et une protection efficace contre toute corruption de la doctrine originale* ». Tant qu'au jugement du Siège Apostolique subsistent ces graves motifs, l'obligation inconditionnée implique une obéissance inconditionnée.

Tout compte fait, il est réconfortant de constater que la réponse de M. Delfosse tranche par sa modération et son respect de la Hiérarchie sur les déclarations de certains correspondants de *La Revue Nouvelle* concernant l'usage du latin dans la liturgie, le seul point que nous avons traité dans notre article [1].

Chan. G. RYCKMANS.

1. Je tiens à rectifier une erreur qui s'est glissée dans mon article (p. 408) et dont je dois m'excuser. Le congrès international pour le latin vivant tenu à Avignon en 1956 était présidé, non par M. Albert Grenier, ancien directeur de l'Ecole française à Rome, mais par son successeur à la direction de cette Ecole et son confrère à l'Institut de France, M. Jean Bayet.